

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme qui écrivait des histoires (Yves Thériault, né en 1915)

Renald Bérubé



Numéro 123, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (2015). L'homme qui écrivait des histoires (Yves Thériault, né en 1915). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 65–76.

L'homme qui écrivait des histoires (Yves Thériault, né en 1915)

Renald Bérubé

Tout écrivain apprend bien vite que les mots ont une valeur absolue. Il n'existe pas vraiment de synonyme. Deux mots qui prétendent vouloir dire la même chose ne font en somme qu'exprimer des nuances de cette même chose. Ainsi flux et marée, jour et journée, clair et éclairé...

Cette valeur des mots s'apparente à la valeur des gestes et à l'absolu des formules mathématiques.

Yves Thériault,
*L'étreinte de Vénus*¹

... le métier d'écrivain est, lui, vraiment parfait. Ça s'adonne que j'avais un talent naturel de conteur, et j'ai conté des contes. C'est ça.

YVES THÉRIAULT, entrevue à
*Voix et Images*²

LA DONC ATTEINT ses cent ans cette année, l'auteur très connu d'*Aaron* (1954), d'*Agaguk* (1958) et d'*Ashini* (1960).

1. Yves Thériault, *L'étreinte de Vénus. Contes policiers*, Montréal, Québecor, 1981, p. 135.
2. Renald Bérubé, « 35 ans de vie littéraire : Yves Thériault se raconte » (entrevue), *Voix et Images*, vol. V, n° 2, hiver 1980, p. 241.

En ce temps-là de la fin des années 1950 et du début des années 1960, Yves Thériault était l'auteur le plus prolifique et le plus célébré — avec admiration ou détestation, c'était selon — des lettres québécoises.

Même que, rendant compte dans *Livres et auteurs canadiens* 1961, la première livraison de ce périodique annuel, de la production de Thériault cette année-là, cinq ouvrages, Gérard Godin avait intitulé son compte rendu «Yves Thériault l'Innombrable». Le recueil de nouvelles *Le vendeur d'étoiles*, l'un des cinq ouvrages de 1961, fut couronné du prix M^{gr}-Camille-Roy.

Thériault renouvellera en 1968 l'exploit de faire paraître cinq livres (dont le superbe recueil *L'île introuvable*) la même année; sauf que pour 1968 il faut ajouter à ces cinq-là la parution de deux romans pour la jeunesse et l'édition du *Marcheur*, pièce créée en 1951. Faut-il s'étonner que dix ans plus tard, le 18 novembre 1978, Jacques Godbout ait fait paraître dans *Le Devoir* un texte intitulé «Yves Thériault qui sait tout faire»? Car tel était bien le cas, fruit improbable d'un pari audacieux et de circonstances difficiles.

Un «cancer littéraire» des années 1940

Yves Thériault: le pari de l'écriture, selon le titre que nous avons donné à une exposition, présentée à la Grande Bibliothèque à Montréal entre septembre 2008 et janvier 2009, et tout entière consacrée à Thériault et à son œuvre. Le pari, engagé dès les années 1940 dans un Québec duplesiste dont la littérature n'était pas le sommet des priorités: vivre de sa plume (de son clavier, dans son cas), de son écriture. Entreprendre dans les années 1940 de mener une vie d'écriture, cela ressemblait, me dit Thériault en 1980, «à l'aventure de ceux qui, vers 1930, sont montés en Abitibi défricher et qui ont mangé de la misère [...]. Il fallait qu'un cancer littéraire te rongé les tripes pour écrire au Québec à l'époque³». Il aura survécu à son cancer, l'Yves Thériault,

il aura même défriché des terres littéraires qui, aujourd'hui encore, donnent des récoltes à lui redevables.

Tenir la gageure, cela signifiait savoir pratiquer à peu près tous les genres de l'écriture, du journalisme jusqu'à l'œuvre littéraire réussie, cela signifiait publier en tout lieu qui acceptait des textes, contes ou nouvelles en particulier, textes brefs. Cela signifiait aussi pouvoir disposer des ressources d'un conseiller littéraire (*editor*) de qualité, son épouse Michelle dans son cas, et de moyens de diffusion appropriés (Thériault emportait toujours des exemplaires de ses œuvres dans le coffre de sa voiture). Yves Thériault fut, avec son épouse *editor*, une sorte de franc-tireur, de créateur total: non seulement de ses œuvres, mais de l'Institution (distribution et diffusion, critique même) qui permet aux œuvres de rejoindre leur public.

Question: hors des rares maisons d'édition (Fides, Beauchemin, Cercle du livre de France) qui réussissaient, après la Seconde Guerre qui avait assuré à l'édition québécoise une sorte de succès temporaire, où donc se trouvaient les lieux de publication, les lieux où faire entendre ou lire des textes? À la radio (radiatoromans, radiothéâtres, courriers du cœur, etc.), dans les périodiques, les revues, les journaux, les romans à dix cennes. Thériault pratiquera toutes les formes d'écriture, du reportage au courrier (du cœur), du théâtre au roman pour la jeunesse, chroniques critiques ou d'humeur, aphorismes, etc. — et, bien sûr, but ultime, les recueils de contes, récits, nouvelles et les romans publiés par les maisons d'édition du meilleur cru. Faire le compte des maisons d'édition où Thériault a publié au Québec, cela revient à dresser la liste de toutes (ou à bien peu près) les maisons qui ont existé de 1944 à 1983.

L'«énorme caisse» et les contes retrouvés

Ce sont les textes littéraires courts (contes, récits, nouvelles) de Thériault qui vont ici nous intéresser surtout, puisque XYZ. *La revue de la nouvelle* donne en son titre son champ de création et d'analyse.

Force est d'abord de constater que l'œuvre de Thériault, venu assez tard à l'écriture (à vingt-neuf ans; *La fille laide*, son premier roman, ne paraîtra que sept ans plus tard, en 1951), s'ouvre et se termine sur des recueils de textes courts. *Contes pour un homme seul* ouvre le bal en 1944, recueil qui prendra la critique par surprise pourrait-on dire: l'écriture utilisée et les thèmes abordés avaient quelque chose de flamboyant neuf, d'hors les sentiers jusque-là fréquentés; et c'est sur quatre recueils de textes publiés entre 1981 et 1983 que se terminera le bal ouvert trente ans plus tôt.

Il s'agit en l'occurrence de *L'étreinte de Vénus. Contes policiers* (Québecor, 1981), de *La femme Anna et autres contes* (VLB, 1981), de *Valère et le grand canot* (VLB, 1981) et de *L'herbe de tendresse* (VLB, 1983). Ajoutez un recueil posthume, *Cap à l'amour!* (VLB, 1991). Le quatuor des recueils parus chez VLB se présente ainsi d'un point de vue éditorial: les trois premiers ont été préfacés, édités et publiés par le même VLB. Le quatrième, posthume, a été publié chez VLB éditeur devenu propriété de Jacques Lanctôt, Marie-Josée Thériault a choisi les textes et j'ai écrit la préface du recueil.

Il faut rappeler la provenance des textes constituant les recueils de fin de parcours de Thériault, ainsi que raconté par Victor-Lévy Beaulieu dans *Un ours nommé Yves Thériault*. Beaulieu, au moment des faits racontés, en 1980, vient tout juste de fonder VLB éditeur après la fin des Éditions de l'Aurore, elles-mêmes fondées par lui après qu'il eut quitté Jacques Hébert et les Éditions du Jour où il avait déjà publié bien des Thériault.

Mais quel rapport avec le rendez-vous demandé? Je me doutais bien que la réponse était dans l'énorme caisse qu'il y avait à côté de lui, mais dedans, c'était quoi? Quand je le demandai à Thériault, il laissa là la description de la maladie qui l'avait frappé comme frappent les coups de chien dans le golfe Saint-Laurent et me dit:

— Ça me vient de ma mère. Je ne savais pas qu'elle avait rapaillé beaucoup des contes que j'ai écrits, aussi bien pour

les journaux que pour la radio. J’y ai jeté un coup d’œil. Me semble que ça devrait intéresser un éditeur⁴.

En 1980, dix ans après sa thrombose cérébrale, dix ans aussi après avoir reçu le prix Molson pour l’ensemble de son œuvre, Thériault n’avait toujours pas baissé les bras : il avait fait paraître *La Passe-au-Crachin* en 1972 ; *Agoak, l’héritage d’Agaguk* de même que le si joyeux et ludique recueil *Œuvre de chair* qui a su créer un couple satisfait de la bonne chère et de l’œuvre de l’intitulé en 1975 ; la superbe « narration » intitulée *Moi, Pierre Huneau*, l’un de ses plus beaux et grands textes en 1976, année où il fut reçu officier de l’Ordre du Canada ; et son plus gros roman, *La quête de l’ourse*, en 1980, sauf que ce roman avait été écrit à l’époque d’*Ashini* (1960) mais n’avait pas été publié pour des raisons de conflits divers avec son ex-éditeur Paul Michaud de l’Institut littéraire du Québec. (Relire ici « Atisokan », texte radiodiffusé par Radio-Canada le 18 février 1962, dernier récit de *L’herbe de tendresse* : *La quête de l’ourse* est là en résumé ou en préparation.) Thériault continuait, il était fatigué, très, mais il fallait vivre, avec de bien modestes moyens — il continuait donc, tenace, à tenir le pari de l’écriture, à parcourir le Québec en des tournées épuisantes que m’a décrites Lorraine Boisvenue, sa compagne, pour l’exposition de 2008-2009. Il fallait vivre.

Humour, pirouette, archéologie

Ce qui ne l’empêchait surtout pas de manifester l’humour Thériault, très personnel, ainsi qu’en témoignent bien des contes (comme « Ambroise, la baleine et Gabrielle » de *L’île introuvable*, 1968) ou des textes relevant du pur plaisir d’écrire, comme ceux d’*Œuvre de chair* justement. Quand parut *La femme Anna et autres contes*, le premier recueil issu des textes conservés par sa mère, je dis à Thériault qu’il aurait été fort intéressant que les dates et lieux de parution

4. Victor-Lévy Beaulieu, *Un ours nommé Yves Thériault*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999, p. 161.

premiers de ces contes eussent été fournis, ça aurait permis de, et de... « Tu sais pourquoi je ne l'ai pas demandé ? Justement pour fournir ben ben du travail aux universitaires comme toi, voyons donc ! » Thériault et l'art de la pirouette, du revirement de situation — mais ne sont-ce pas là des parents rapprochés de l'art de la chute, caractéristique essentielle du texte court, de la nouvelle en particulier ?

En l'an 1980, quand il se rend chez VLB avec sa caisse, Thériault qui a tant écrit depuis le début des années 1940, qui a fourni tant de textes courts à tant de lieux de diffusion divers, Thériault a perdu le compte de ses contes. Où, quand, pourquoi, à qui, en quelle occasion celui-ci ou celui-là, cela relevait de l'archéologie. Lui, il avait écrit pour vivre ; si des textes jadis parus un peu partout pouvaient de nouveau servir, cela ne pouvait qu'être collaboration au pari originel.

Les notes de bas de page à la suite de ses textes ? J'oserais dire qu'il les souhaitait ; quand on a écrit avec seulement « une huitième année forte » comme il disait, le chiffre variait, les notes pouvaient constituer une sorte d'hommage, de reconnaissance. Mais ce n'était pas là son travail à lui ; c'était plutôt le nôtre, celui des lectrices et des lecteurs de son œuvre pour qui cette dernière avait les qualités et les valeurs qui assurent que les œuvres doivent durer, ne cesser ni de se manifester ni d'être sans cesse réinterprétées.

Le quator des contes, récits et nouvelles chez VLB éditeur

Puisque l'homme qui écrivait des histoires en a écrit pléthore, autant commencer par quelques chiffres exemplaires. Prenons appui en l'occurrence sur les quatre recueils publiés chez VLB éditeur. En tout et pour tout, quatre-vingt-sept contes, récits et nouvelles. C'est l'ouvrage fondateur de Denis Carrier, *Bibliographie analytique d'Yves Thériault*⁵, qui, jusqu'à présent, fournit les dates et lieux du plus grand nombre des textes brefs publiés par Thériault ; or la *Bibliographie* de

5. Denis Carrier, *Bibliographie analytique d'Yves Thériault*, Québec, CRELIQ et Presses de l'Université Laval, coll. « Bibliographies », 1985, 329 p.

Carrier ne donne dates et lieux premiers des textes que dans vingt-sept cas — l'ouvrage fondateur doit être prolongé, continué, il mérite de l'être. Pour être encore plus pointu, soulignons que les deux premiers recueils, *Anna* et *Valère*, vingt-huit contes et vingt-huit récits, n'ont d'origine première établie que dans dix cas au total sur cinquante-six, cinq dans chacun des recueils. Tous ces textes ont bien dû être publiés en des dates et lieux précis mais pour l'instant indéterminés, puisque sans cela la « caisse » maternelle remise au fils puis à l'éditeur n'eût pas existé.

La *Bibliographie* de Carrier contient par ailleurs une liste impressionnante de textes brefs, dont les dates et lieux de parution sont dûment fournis — sauf que ces textes n'ont, pour la plus vaste part, jamais fait l'objet d'une édition en recueil. Par exemple, choix relevant du hasard, que donne à lire (à entendre) le texte radiophonique « La fille de Mingan » présenté à *L'atelier des inédits* de Radio-Canada le 26 décembre 1980? Qu'ajoute-t-il au paradigme « fille » si présent dans l'œuvre, qu'ajoute-t-il aux vertus et difficultés inhérentes à la Côte-Nord, l'un des lieux privilégiés de l'œuvre? Dans la préface de *Cap à l'amour!* (p. 23), j'évoquais « Niga'k », paru en juin 1966 dans la revue *Châtelaine*: Tayaout, fils d'Agaguk et d'Iriook, travaille alors pour les Blancs. Trois ans plus tard, le Tayaout du roman éponyme agira aux extrêmes antipodes de ce comportement, son père devant même périr de sa main pour avoir négocié avec les Blancs la vente de statuettes inuites de pierre verte sacrée. Le revirement a de quoi intéresser, interroger, de quoi demander lecture et analyse.

Il faut encore souligner les situations suivantes dont quelques manifestations sont présentes à la lecture des recueils parus chez VLB éditeur. Quatre cas: « Kesten le Métis » (*L'herbe de tendresse*, p. 151-166), « Pierre Huneau raconte » (*La femme Anna et autres contes*, p. 229-236), « La forge » (*Valère et le grand canot*, p. 67-76) et « Le dernier igloo » (*L'herbe de tendresse*, p. 101-107). Le Kesten en question n'est pas celui du roman éponyme paru en 1968; renverrait-il plutôt, alors, au *Kesten des marécages*, roman 71

perdu qui se déroulait dans les marais floridiens et dont Thériault a souvent affirmé que son action, détournée vers le Grand Nord, avait donné *Agaguk*⁶ ? Les fiches du docteur Lecours, dédicataire du *Dompteur d'ours* (1951), mises en évidence lors de l'exposition *Yves Thériault: le pari de l'écriture*, attestent sans équivoque de l'existence du roman perdu, de même que les échanges épistolaires (septembre-novembre 1954) entre Thériault et Albert Ayguemarse, critique belge et ami qui attendait avec impatience ce roman — correspondance disponible dans le fonds Yves-Thériault MSS-019 de BAnQ.

« Pierre Huneau raconte » : de toute évidence, sorte d'ajout explicatif aux diverses péripéties malheureuses de *Moi, Pierre Huneau* ; ajout qui, par ailleurs, fait appel à une sorte de magie, d'impondérable qui échappe à la raison et fait plutôt appel au paranormal, ainsi que toute l'action du *Haut Pays* (1973) par exemple, élément assez fréquent mais souvent négligé par les personnages thériausiens. Quant à « La forge », nouvelle non datée du plus grand intérêt, il faut la lire, impossible de faire autrement, dans le sillage d'« Angoisse-de-Dieu » des *Contes pour un homme seul* ; le personnage principal est le même, le forgeron David Coudois, dont les rapports avec Dieu ne vont surtout pas de soi dans les *Contes*, puisqu'il aspire lui-même à créer Dieu, alors que, les ans passant sans doute, mais combien d'entre eux, le David de « La forge » finit même par arrêter de blasphémer.

Nous reste donc « Le dernier igloo ». Qui raconte au « je » et des événements de l'histoire passée et la décision inévitable que prend Ghorok, celle de construire l'ultime igloo de son existence, celui où il mourra, n'étant plus d'aucune utilité à sa communauté. Or qui est donc ce Ghorok et de quand date-t-il, puisque le sorcier du même nom d'*Agaguk* a été jugé et condamné avec Ramook son chef (et père d'*Agaguk*) par la justice des Blancs en fin de roman ? Cela écrit, le compte n'y est toujours pas ; car Ramook-le-père-traître est

72 6. Yves Thériault, *Textes et documents*, Montréal, Leméac, 1969, p. 62.

aussi le héros de quatre nouvelles écrites en langue anglaise par Thériault (à quel moment ?) (MSS-019, 19, 10 à 13), ce personnage étant celui d'un Inuk plus que finaud qui sait se jouer d'un agent de la GRC, le caporal Vidor Sangstrom. Ce dernier, pourtant et néanmoins, n'arrive pas à se passer de la présence de Ramook, goût de la ruse et du jeu, thématique bien thériausienne.

Un conte et une novella de 1943, et la baie des Chaleurs

Encore et encore, disons, vu que l'homme aimait tant écrire des histoires. Alors, tant et tant de « notes de bas de page » possibles, nécessaires. Un récit de *Cap à l'amour!*, « Gallu le chien », ne peut que retenir notre attention. Pour la simple raison qu'il fut publié dans la revue *Amérique française* en avril 1943. Avant les *Contes pour un homme seul* (1944), premier ouvrage « officiel » de Thériault. Ce qui ne peut pas ne pas nous obliger à remonter un peu plus haut dans le temps; dans la seconde moitié des années 1930, à compter de 1936, Thériault fut pendant un moment employé, son premier emploi, de la station radiophonique CHNC de New Carlisle en la baie des Chaleurs gaspésienne. Il ne fit pas là que de la radio : il fut aussi chanteur country sous le pseudonyme de Jack Benson. Mais surtout, curieux de tout et de brillante mémoire, lecteur infiniment attentif des lieux et des gens, de leur langage tout autant que de leurs habitudes, il vit et écouta, il fit le plein d'expériences dont le jeune homme à la recherche de ses visées essentielles allait bientôt se servir, découverte de lui-même.

Or paraît d'Yves Thériault dans le magazine *Le Samedi* du 27 mars 1943 un « roman gaspésien » intitulé *Basile* (MSS-019, 52, 9). Publié avant les *Contes*, donc, ce roman décrit bien évidemment des actions situées en Gaspésie, sans identifier un ou des villages précis. Mais la géographie ayant ses droits et Thériault sachant décrire, il est évident que nous sommes à New Carlisle et dans ses parages. Or *Basile*, « roman gaspésien » ainsi que cela est écrit dans *Le Samedi*, évoque des lieux et des personnages, les mêmes 73

lieux et bien des personnages, que les *Contes* premiers et même *La fille laide* (1950) ne situent en aucune géographie précise. *Basile* est un roman bref, une novella pourrait-on dire, de la longueur de *La mort d'eau* (1968) ou à peu près; et si parfois l'intrigue s'étire un peu, en d'autres moments l'écriture Thériault, précise et nette, se manifeste déjà. Ainsi, l'innommé des lieux pour des raisons qu'on peut imaginer (on peut penser que l'identification de gens comme de lieux eût pu ne pas plaire) trouve ses repères: les *Contes* sont de Gaspésie ainsi que les gens qui les habitent et qui ne cesseront de se retrouver dans le cours des histoires de Thériault.

Car est aussi du plus grand intérêt cet autre phénomène de l'écriture thériausienne: son onomastique. Les personnages des *Contes* en particulier ne cessent de revenir à l'avant-scène: les David Coudois, Breton Mourgan, Lorgneau le Grand, Daumier-le-Plaisant, Boutillon, la Bernadette Loubron de *La fille laide* aussi; quand ces personnages sont présents, le langage premier de Thériault, rocailleux, âpre, heurté, comme cassé ou plié selon des angles neufs ou archaïques, inédits, ce langage-là est quasi toujours d'usage (et peut même fournir des renseignements sur l'époque d'écriture). Comment n'être pas un peu surpris à la lecture de l'incipit de « La fleur qui faisait un son », premier des *Contes*? « Quand pour la première fois le Troublé en parla, on se gaussa de lui dans le hameau./Tant que l'idée semblait étrange, et pas du tout de celles qui sont les vraies idées, propres à croire. »

Ces mots, *gaussa* et *hameau*, d'usage courant dans le Québec de 1940? Et puis vous ressentez comme une tentation de correcteur: « tellement l'idée » ne serait-il pas mieux que « tant que »? « Propres à croire » ou « propres à être crues »? Pour vous rendre compte bientôt que la niveleuse, aplanissant tout, enlève au texte son rythme et son goût. On pourrait même dire de ces titre et incipit originels que tout Thériault s'y trouve déjà, lui le Troublé qui abordera des sujets souvent inédits et controversés, lui qui saura en particulier entendre et écouter les sons de la nature.

Patronymes, la lettre A, épisodes bibliques, la saga *Tshuragan*

Et combien de Babin, de Bourdages dès qu'il est question des gens des Îles ou de la baie des Chaleurs (dont l'une des caractéristiques linguistiques que Thériault relève souvent est de filer les *i*) ? Combien de Victor, de Judith, de David dans l'ensemble des œuvres ? Sans oublier, ce qui a été souvent noté mais peu analysé à vrai dire, la prédilection de Thériault pour les noms ou prénoms à début en *A* : Aaron, Agaguk, Agoak, Aurore, Ashini, Anna, Annette, Aasho, etc. On peut fournir une raison pragmatique à ces récurrences, et sans doute a-t-elle joué un rôle : au rythme où il écrivait et faisait paraître, on peut comprendre que l'auteur usât de noms ou prénoms déjà utilisés, ses fétiches pourrait-on dire. Justement : quelle signification peut contenir le mot, le son, la lettre qui a toutes vos complaisances ?

Une dernière « note de bas de page » avant de conclure : à relire l'ensemble des recueils de contes, récits et nouvelles de Thériault, tous, pas seulement le groupe des quatre parus chez VLB éditeur, mais tous, et surtout peut-être le si magique *L'île introuvable* et sa nouvelle éponyme, à lire cet ensemble en continu, vous devez bien constater qu'il est un côté « fleur bleue » chez Thériault, presque aussi présent dans les relations amoureuses, par exemple, que la violence sur laquelle on a tant insisté dans l'analyse de son œuvre. Pour s'en convaincre, (re)lire « Bidgi-bidgi » (*Cap à l'amour!*, p. 153-165) ou « Les pierres de chaque margelle » (*L'herbe de tendresse*, p. 201-216) ; pour se convaincre de la présence du rêve de l'amour éternel qui résiste à toutes les absences, en mode Pénélope pourrait-on dire, relire « L'éternité d'Aasho » (*L'herbe de tendresse*, p. 177-191).

De même, il faut sans doute ne pas oublier que Thériault est l'auteur d'un roman satirique politico-religieux intitulé *Les vendeurs du temple* (1951) ; et plusieurs de ses textes racontent à leur manière des épisodes bibliques, qu'il s'agisse de « Bête-de-Ventre » dans les *Contes*, qui relate le sort de Caïn, ou « Le fils de Yaweh » (*Valère et le grand canot*, 75

p. 109-117) qui relate la Crucifixion. Le religieux, le sacré plutôt, a chez Thériault grande importance, d'autres contes étant, de toute évidence, « de Pâques » ou « de Noël ». De la même importance, la volonté de puissance, péché originel; ce qui permet d'évoquer un inédit tout à fait fascinant : les quatre-vingt-treize feuillets dactylographiés de « Tshuragan : la saga », texte daté de 1981 et dont le héros, Amérindien en pays blanc, s'appuie sur les apports sorciers de sa culture pour se trouver en position de domination, sans que cela soit à la fin satisfaisant. Inédit qui se trouve dans le fonds Yves-Thériault de BAnQ.

Invoquer Chamans et Manitots...

Il ne disposait donc que d'une huitième ou neuvième année forte, l'homme qui s'adonnait à avoir un talent naturel de conteur. Mais il souffrait aussi, selon lui, d'un gros handicap qu'il me révéla lors de l'une de nos premières rencontres : « Quand j'ai commencé à écrire, je souffrais beaucoup de mon ignorance sur le plan de la langue. Alors j'ai inventé un style qui, je l'avoue, avait comme motivation première d'éviter les pièges de temps de verbe trop compliqués ou les constructions syntaxiques trop complexes⁷. »

Voilà où peut mener un cancer littéraire; voilà où peut mener la création, le pari de l'écriture. Nés de l'ignorance, la langue et le style de Thériault sont devenus outils de création distinctifs, du Thériault, c'est du Thériault; l'homme qui écrivait des histoires, qui a écrit tant et tant d'histoires avec une langue par lui créée, cet homme-là commande grand respect, cet homme-là mériterait bien, avec l'appui des Manitots et des Chamans de son œuvre, que l'édition complète de ses œuvres devienne disponible. Les groupes de recherche doivent prendre le relais critique des fortes huitièmes années créatrices.

27 avril 2015